



HAL
open science

Icare, Dédale, Phaéton et Hélié : l'invention des ailes volantes dans L'Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth, Le Roman de Brut et Perceforest

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. Icare, Dédale, Phaéton et Hélié : l'invention des ailes volantes dans L'Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth, Le Roman de Brut et Perceforest. Fabienne Pomel. Engins et machines. L'imaginaire mécanique dans les textes médiévaux, Presses universitaires de Rennes, p. 322-345, 2015, 978-2-7535-4046-0. hal-01627686

HAL Id: hal-01627686

<https://hal.science/hal-01627686>

Submitted on 2 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Icare, Dédale, Phaéon et Elie: les ailes volantes dans *L'Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, *Le Roman de Brut* de Wace et *Perceforest*

Christine Ferlampin-Acher Université Rennes 2 Institut Universitaire de France

« Icare, Dédale, Phaéon et Hélie : l'invention des ailes volantes dans *L'Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, *Le Roman de Brut* et *Perceforest* », dans *Engins et machines. L'imaginaire mécanique dans les textes médiévaux*, F. Pomel (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 322-245.

Perceforest est une vaste somme romanesque, qui, conservée dans des manuscrits du XVe siècle, invente une préhistoire au monde arthurien : le grand roi des Bretons serait, d'après cette pseudo-chronique en six livres, le descendant d'Alexandre le Conquérant¹. Pour ancrer sa fiction, dont l'enjeu pourrait être la glorification du monde bourguignon de Philippe le Bon pour qui David Aubert a écrit la version aujourd'hui conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal, *Perceforest* prend appui sur l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, la chronique arthurienne fondatrice, qu'il traduit en amont de son œuvre. Entre histoire et fable², *Perceforest* met en œuvre une manipulation de la *translatio imperii* qui fait intervenir des figures de l'antiquité classique (et bretonne). Bladud et ses ailes volantes, passés de l'*Historia* à *Perceforest* reprennent le mythe d'Icare et Dédale³. A l'orée de l'œuvre, cette machine volante est un de ces détails, qui, au milieu d'une masse textuelle de plus de cinq mille pages,

¹ La datation de ce « roman » est l'objet de discussions. Pour G. Roussineau, qui édite l'œuvre, le *Perceforest* que nous conservons serait la réécriture au XVe siècle d'un texte du XIVe siècle. Je pense que s'il y a eu un témoin du XIVe siècle, celui-ci est tellement différent du texte conservé qu'on ne peut pas considérer qu'il s'agisse de la même œuvre. Voir mon ouvrage *Perceforest et Zéphir, propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010. Le texte sera cité d'après les éditions suivantes : *Perceforest. Quatrième partie*, éd. GILLES ROUSSINEAU, Genève, Droz, Textes littéraires français, 1987, 2 t.; *Perceforest. Troisième partie*, éd. GILLES ROUSSINEAU, Genève, Droz, Textes littéraires français, t. 1, 1988, t. 2, 1991, t. 3, 1993 ; *Perceforest. Deuxième partie*, éd. GILLES ROUSSINEAU, Genève, Droz, Textes littéraires français, t. 1, 1999, t. 2, 2001 ; *Perceforest. Première partie*, éd. GILLES ROUSSINEAU, Genève, Droz, Textes littéraires français, 2 t., 2007 ; *Perceforest. Cinquième partie*, éd. GILLES ROUSSINEAU, Genève, Droz, Textes littéraires français, 2 t., 2012. Le passage consacré à Bladud se lit dans *Perceforest. Première partie*, t. I, p 36-37. Sur la traduction de l'*Historia* dans *Perceforest*, voir VEYSSEYRE G., « L'*Historia regum Britannie*, ou l'enfance de *Perceforest* », HÜE D., FERLAMPIN-ACHER C. (dir.), *Enfances arthuriennes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 99-126.

² Voir mon article « *Perceforest* et le temps de l'(h)istoire », HARF-LANCNER L., BAUMGARTNER E. (dir.), *Dire et penser le temps dans l'historiographie médiévale. Frontières de l'histoire et du roman*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 193-215.

³ Nombreuses et variées sont les relectures de ce mythe à la fin du Moyen Âge, en particulier dans la lyrique : voir MÜHLETAHLER J.-CL., « Le vol d'Icare, du *Roman de la Rose* à Christine de Pizan : de la dénonciation de l'orgueil à la défense de la *curiositas* intellectuelle », *Annabases*, t. 16, 2012, p. 85-101. Nous avons pris connaissance de ce très riche travail après avoir rédigé le présent article. L'exemple de *Perceforest* corrobore la conclusion de J.-Cl. Mühletahler sur la plasticité du mythe dédalien à la fin du Moyen Âge. Contrairement aux cas étudiés dans « Le vol d'Icare... », nous avons ici, dès Geoffroy de Monmouth, une relecture du mythe marquée par un transfert onomastique, qui autorise une plus grande liberté. Les textes lyriques, contrairement à *Perceforest*, ne proposent pas une lecture « artisanale » du fabricant d'ailes volantes, si ce n'est pour en faire une image divine, voire du poète, dans une perspective très différente.

grâce à la comparaison entre les versions de Geoffroy de Monmouth, Wace et *Perceforest* (en particulier dans la version de David Aubert), peut apporter une contribution à l'étude des représentations de l'ingénieur et des machines qu'il invente et fabrique, du XIIe au XVe siècle⁴.

Le livre I de *Perceforest* commence par traduire l'*Historia Regum Britaniae* de Geoffroy de Monmouth et suit de près sa source quand il est question du roi Bladud, père du fameux roi Lear :

Enaprès regna Bladud son filz et gouverna le royaume XX ans. Et celui ediffia la cité Charerbladud, que on appelle maintenant Blado. Et fist en ceste cité chauldes baigneries convenables aux usaiges des hommes mortelz, ausquelz il ordonna au dessus la deesse Minerve. Et en son temple il mist feux non estaindables et qui ne deffailloient oncques en cendres, mais, puis qu'ilz commençoient a apeticer, ilz se tournoient a pieces de pierres. Incidences : adoncques ora Helyes qu'il ne plust point sur la terre, et il ne plut point .III. ans et .VI. moys. Celuy roy Bladud fut tresengenieux homme et enseigna nigromance par le royaume de Bretagne, ne il ne se cessa mie de faire ses enchantemens jusqu'a ce qu'il appareilla unes eles et tempta aller par la haultesse de l'air. Dont il chey sur le temple Appollini dedens la cité de Trinovantum, debrisé en moult de parties (éd. G. Roussineau, I. I, t. 1, §44).

Ce qui correspond au texte de Geoffroy de Monmouth :

Hic aedificavit urbem Kaerbadum, quae nunc Bad nuncupatur, fecitque calida balnea as usus mortalium apta. Quibus praefecit numen Minervae, in cujus aede inextinguibiles ignes posuit, qui nunquam deficiebant in favillas, sed, ex quo tabescere incipiebant, in saxeos globos vertebantur. Tunc Helias oravit ne plueret super terram et non pluit annos tres et menses sex. Hic admodum ingeniosus homo fuit docuitque nigromantiam per regnum Britanniae, nec praestigia facere quievit, donec, paratis sibi alis, ire per summitatem aeris temptavit ceciditque super templum Apollinis infra urbem Trinovantum, in multa frustra contritus⁵.

Ce Bladud est le résultat d'une fusion, dans la première partie de l'énoncé, entre Dédale, qui fabrique les ailes et vole, Icare qui vole et se tue, et Phaéton, qui prend les airs et

⁴ Voir GIMPEL J., *La Révolution industrielle du Moyen Âge*, Seuil, 1975. Selon J. Gimpel, entre le XIe et le XIIIe siècle « l'Europe occidentale connut une période d'intense activité technologique et c'est l'une des périodes de l'histoire des hommes les plus fécondes en inventions. Cette époque aurait dû s'appeler « la première révolution industrielle » (p. 5-6). Il reconnaît dans Villard de Honnecourt l'un des premiers architectes et ingénieurs (p. 113ss). Le terme médiéval « engin », désignant couramment la machine, et « ingénieur » (attesté au XVIe), qui prend la suite du médiéval « engigneur » (attesté dès le XIIe siècle au sens de « fabricant de machine », comme dans le *Roman de Rou*, éd. HOLDEN A. J., Paris, Picard, 1973, t. III, v. 6469, où il est coordonné à « carpentiers », « fevres », « ferreors », au sujet de la construction de navires) ont la même racine, « ingenium », qui renvoie aux qualités innées d'un homme.

⁵ Dans l'*Historia regum Britaniae* (éd. FARAL E. dans *La légende arthurienne. Etudes et documents*, Paris, Champion, 1929, t. III, p. 97-99), Bladud est à la fois le nom d'un des vingt fils d'Ebraucus, fondateur entre autres du château des demoiselles (« Castellum Puellarum ») et père de trente filles, et le nom de son descendant, lui aussi roi, quatre générations plus tard. C'est ce second Bladud qui nous intéresse.

dont la chute brûle la terre. Le modèle de Dédale, que connaît Geoffroy de Monmouth⁶, se reconnaît aussi dans l'invention des bains. Dans la tradition antique, après la mort de son fils, Dédale poursuit en effet son vol jusqu'à Cumes, puis se met au service du roi Cocalos, pour qui il accomplit de grands travaux hydrauliques à Sélinonte et sur l'Alabon ; Cocalos, attaqué par Minos, ébouillante celui-ci dans un bain grâce à l'aide de Dédale (dans une autre version, Dédale suggère aux filles de Cocalos de préparer un bain à Minos et d'inverser les arrivées d'eau chaude et froide)⁷. Dédale partage donc avec Bladud l'invention de bains brûlants et d'ailes volantes artificielles⁸.

Si le nom *Bladud* est imposé par la généalogie du pseudo-Nennius⁹, on peut imaginer que l'idée de lui prêter une biographie comparable à celle de Dédale a pu être suggérée par une mauvaise lecture du nom, peut-être un peu exotique, *Bladud*, *Bleydud*, rapproché de *Dedalus*, plus familier pour un clerc, et ce d'autant plus que le personnage de Dédale, associé aux bains, pouvait servir le projet d'inventer une étymologie héroïque à la ville de *Blado/Bath* (selon un procédé récurrent dans les chroniques médiévales et en particulier dans *Perceforest*). En effet, Geoffroy le signale, et Wace, quand il le traduit, développe ce point, Bladud donne à Blado/Bath son nom, qui, le clerc anglo-normand insiste, évoque les bains :

Quant Ruhundibras finé fud,

Bretainne tint sis fiz Bladud.

Bladud fu bien de grant poissance

E si sout mult de nigromance ;

Cil funda Bade e fist les bainz,

Unches n'i ourent esté ainz.

De Bladud fu Bade nomee,

La secunde lettre l ostee ;

U Bade out por les bainz ces non

Pur la merveilluse façon.

Les bainz fist chaux e saluables

E al pople mult profitables.

Lez les bainz fist temple Minerve,

E pur mustrer que l'on la serve

Fist enz un fu tut tens ardant

Qui n'i failleit ne tant ne quant.

Bladud mainte merveille ovra,

En tels chose se delita :

Co fu Bladud ki volt voler

Pur faire plus de sei parler ;

ça se vanta qu'il volereit

E a Londres sun vol prendreit.

Eles fist si s'apareilla

Voler vout et voler quida.

Mais il avint a male fin

Kar desur le temple Apolin

Prist un tel quaz que tut quassa,

Issi folement trespasa.

Vint anz aveit Bladud regné.

(Roman de Brut, éd. J. Weiss, v. 1627-1655).

⁶ Dans sa *Vita Merlini*, écrite après l'*Historia regum Britanniae*, il mentionne Morgue, dont il évoque l'art de la métamorphose et l'aptitude à voler dans les airs de ses ailes, qu'il compare à celles de Dédale (*Vita Merlini*, éd. FARAL E., *La légende arthurienne, op. cit.*, p. 334, v. 923).

⁷ Voir DANCOURT M., *Dédale et Icare. Métamorphoses d'un mythe*, Paris, CNRS éditions, 2002, p. 5.

⁸ Si l'on a souvent tendance à faire de Dédale l'inventeur des ailes et d'Icare leur utilisateur, il ne faut pas oublier que le père a accompagné son fils dans son vol.

⁹ Bladud correspond au *Bleydiud* figurant dans l'énumération généalogique de l'*Historia Britonum* du pseudo-Nennius (voir FARAL E., *La légende arthurienne, op. cit.*, p. 54).

D'autres points communs peuvent être mis en évidence entre Dédale et Bladud : Dédale est dans la mythologie une figure itinérante, de Crète en Sicile, et il n'était pas invraisemblable, puisque la mythologie antique ne le fait pas mourir¹⁰, de le retrouver à Bath : symbole de la *translatio studii*, il aurait suivi la *translatio imperii*. L'*Enéide* a pu jouer un rôle important dans cette acclimatation de Dédale en *Bretagne* : au tout début du livre VI (l. 15ss)¹¹, Enée arrive à Cumès et découvre le temple construit par Dédale, et orné par lui-même de son histoire, excepté la fin d'Icare, trop pénible à représenter pour le père douloureux. Enée incarne la *translatio* et son cheminement est associé par l'ekphrasis virgilienne à celui de Dédale : à l'un la *translatio imperii*, à l'autre la *translatio studii*, qui aboutit logiquement à Londres (appelée, en particulier chez Geoffroy, Trinovant, Nouvelle Troie).

Cependant à côté de Dédale se reconnaît aussi le modèle d'Icare. L'onomastique est l'une des traces de la *translatio* et des fondations qui lui sont associées la plus fréquemment mentionnée par Geoffroy. Les nouveaux venus donnent leur nom aux lieux où ils parviennent et c'est ainsi que tout à fait logiquement Bladud donne son nom à Blado-Bath : derrière la pratique étymologique apparemment médiévale, se cache un précédent antique car si Bladud est à l'origine de Bath, Icare a donné son nom à une mer ou à une région, selon les traditions¹². Du nom de la mer au nom d'une cité réputée pour ses bains (dont il est l'inventeur), grande est la continuité d'Icare à Bladud.

Bladud, dans l'*Historia* et ses traductions, repose ainsi sur une fusion entre Dédale et Icare, entre le père et le fils¹³. Si le rapprochement entre Dédale et son fils est facilité par le fait que tous deux prennent les airs dans la mythologie, elle surprend cependant dans la mesure où en général le Moyen Âge a apprécié en Dédalus l'architecte de génie et condamné Icare le présomptueux¹⁴. La confusion des deux personnages aboutit chez Geoffroy à écarter la valorisation positive de l'architecte, condamner l'ingénieur, celui qui fabrique, en même

¹⁰ Voir DANCOURT M., *op. cit.*, p. 10. L'auteur de *Perceforest*, comme de nombreux auteurs médiévaux, aime se saisir des figures dont le destin n'est pas tranché par la tradition. C'est ainsi que la chronique en six livres inventera le personnage de Zéphir, à partir du Génie du *Roman de la Rose*, dont Jean de Meung ne raconte pas la fin.

¹¹ L'*Eneas*, qui adapte l'*Enéide* au XIIe siècle, omet ce développement consacré à Icare lors de l'arrivée en Sicile, pour directement s'intéresser à la *Sibille*, mais c'est certainement pour éviter une digression et rendre au récit une linéarité plus simple. Le texte latin de l'*Enéide* et le temple de Dédale étaient cependant bien connus au Moyen Âge.

¹² C'est d'ailleurs à ce titre qu'il apparaît dans les *Etymologiae* d'Isidore de Séville à deux reprises (XIII, 16,8 et XIV, 6, 26).

¹³ La confusion entre les générations apparaît déjà à la génération précédente, puisque Bladud porte le même nom que son père.

¹⁴ Si, dans l'Antiquité, on insistait surtout sur l'audace et la grande jeunesse d'Icare, au Moyen Âge celui-ci est assez systématiquement condamné pour son orgueil et sa présomption. Il hérite en fait de la dévalorisation supportée plutôt par Phaéon chez les Anciens.

temps que le fils présomptueux, ce qui est perceptible dans le fait que le chroniqueur et ses traducteurs lui prêtent aussi des enchantements. Le savoir de celui qui fabrique un temple à Minerve, déesse des techniques, de la guerre et des sciences, est inquiétant. L'architecte ne pâtirait-il pas de la réputation douteuse des « arts » associés à Minerve, pour qui il bâtit ?

Bladud, dénoncé pour sa démesure orgueilleuse, est aussi rapproché de Phaéon, dont l'hybris causa la mort. Selon R. Vivier, qui dans son ouvrage *Frères du Ciel* étudie les rapprochements entre les deux mythes, « le premier rendez-vous poétique des deux fables semble avoir été une comparaison de Dante » (*Inferno, XVII*)¹⁵ : en fait, malgré l'absence des noms¹⁶, Phaéon et Icare se rencontraient déjà chez Geoffroy de Monmouth dans la figure de Bladud. En toute logique : deux histoires de vol surhumain, deux fils qui prennent les airs en usant d'un véhicule paternel qu'ils ne maîtrisent pas, deux jeunes héros inconscients dont les corps finissent dans l'eau (la mer le plus souvent pour Icare, le fleuve Eridan pour Phaéon), deux pères affligés dont la douleur clôt le texte ovidien. On comprend alors pourquoi Bladud-Icare s'écrase sur le temple d'Apollon chez Geoffroy : Phaéon, fils du Soleil, est bien présenté par le premier *Mythographe* du Vatican comme fils d'Apollon¹⁷ ; Bladud, inventeur d'un feu inextinguible, tient de Phaéon dont la chute embrasa la terre.

Le rapprochement entre Bladud et Phaéon permet de comprendre la présence, chez Geoffroy comme dans *Perceforest*, d'une incidence (c'est-à-dire d'un événement ayant eu lieu à la même époque), comme en présentent couramment les chroniques, mentionnant Elie et une grande sécheresse : « adonques ordonna Helyes qu'il ne plust point sur la terre, et il ne plut point .III. ans et .VI. moys. »

Les événements sont contemporains comme le veut l'incidence, mais au-delà de cette chronologie, le rapprochement répond, implicitement, à un jeu analogique entre la figure de Phaéon (l'un des patrons, nous l'avons vu, de Bladud) et Elie. Il ne s'agit pas d'une lecture typologique, qui reposerait sur deux événements se suivant dans le temps, mais le principe analogique est comparable. Dans le *Premier Livre des Rois* (17-18), Elie apparaît pour annoncer à Achab, roi d'Israël, une sécheresse, qui durera plus de trois ans. C'est à cet

¹⁵ *Frères du ciel. Quelques aventures poétiques d'Icare et Phaéon*, Paris, La Renaissance du Livre, 1962, p. 23. La peur du poète est plus grande que celle de Phaéon et Icare.

¹⁶ La tendance comparatiste à appuyer l'étude de la survie des mythes sur la présence des noms propres, tout à fait légitime car permettant une identification indiscutable, a cependant pour inconvénient d'omettre les attestations anonymes ou marquées par un transfert onomastique : c'est ce que j'ai constaté dans le cas de Psyché, absente au Moyen Âge sous son nom antique, mais réincarnée dans la Zélandine de *Perceforest* : voir *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010, p. 217ss et 304ss. V. GELY, ayant adopté comme critère la présence du nom propre Psyché, a considéré que le Moyen Âge ne s'était pas emparé de la légende apuléenne (*L'invention d'un mythe : Psyché. Allégorie et fiction, du siècle de Platon au temps de La Fontaine*, Paris, Honoré Champion, 2006).

¹⁷ Trad. PH. DAIN, *Annales Littéraires de Besançon*, 1995, §116 et la note correspondant.

événement que fait référence l'incidence, qui cependant, du fait de la donnée chiffrée, s'appuie plutôt sur la version qu'en donne l'*Epître de saint Jacques* :

La supplication fervente du juste a beaucoup de puissance. Elie était un homme semblable à nous : il pria instamment qu'il n'y eût pas de pluie, et il n'y eut pas de pluie sur la terre pendant trois ans et six mois. Puis il pria de nouveau : le ciel donna de la pluie et la terre produisit son fruit (5, 17-18)¹⁸.

La sécheresse mentionnée dans l'incidence (et en particulier sa durée) ainsi que la présentation de Bladud comme maître du feu permettent d'établir un parallèle entre celui-ci et Elie. Cependant au-delà de cette similitude affichée, un autre point commun, implicite, existe, entre Bladud et Phaéon : le char et l'ascension céleste (*Second livre des Rois*, 1). Ainsi la brève mention de Geoffroy, reprise par *Perceforest*, assimilant, dans cette boulimie analogique qui caractérise le Moyen Âge, Dédale, Icare, Phaéon et Elie, inscrit le texte non seulement dans le moule de la chronique et de ses incidences, mais aussi dans le moule de l'écriture typologique : Icare, Dédale et Phaéon seraient des Elie à qui la foi a manqué, d'où leur condamnation.

Lorsque David Aubert s'empare du personnage, il introduit un ajout qui corrobore cette dévalorisation et qui la justifie, dans la mesure où Bladud incarne la dépréciation des arts mécaniques.

Le manuscrit conservé à l'Arsenal (fr. 3483), sous la plume de David Aubert, présente en effet une variante particulièrement intéressante, que je souligne :

Cestuy roy Bladud fu homme de grant engin. Il enseigna en Bretagne l'art de nigromanchie et faisoit moult d'enchantemens. Fin de compte, il se fist unes esles et s'esleva en l'air bien hault, mais il se laissa cheoir sur le temple Apolin dedens la cité de Trinovantum ou il fu debrisié en moult de pieces. Et ce lui vint pour ce que quant il se retrouva en l'air, les plumes de ses eles qui estoient atachies de poie ou de chiment se destacherent par la chaleur du soleil (éd. G. Roussineau, I. I, t. 2, p. 907).

La dernière phrase est originale et n'a d'équivalent ni chez Wace, ni chez Geoffroy de Monmouth. Alors même que la traduction que *Perceforest* présente de l'*Historia Regum Britaniae* est fidèle, cet ajout retient l'attention. Il explicite le modèle d'Icare, dont Ovide dit que les ailes sont attachées, avec du lin pour celles du milieu et de la cire (« ceram ») pour celles de l'extrémité : la cire fond au soleil et provoque la chute du malheureux (l. VIII, v. 183-235). L'*Ovide moralisé*, qui adapte et glose les *Métamorphoses* entre 1317 et 1328, retient ce détail et mentionne du *fil* pour attacher les grandes plumes et de la *cire* pour les

¹⁸ Le leçon de A et B, *ordonna*, a été corrigée par Gilles Roussineau en *ora*, qui est effectivement proche du texte biblique (*oravit*) (voir note I. I, t. 2, p. 1093, §44,9).

plumes courtes (l. 8, v. 1611)¹⁹. La cire fait partie des motifs fondateurs du mythe d'Icare²⁰. Le texte de David Aubert, en mentionnant les plumes qui se détachent à cause du soleil, rend le modèle d'Icare plus évident, mais en même temps, un écart est introduit quant à la matière qui permet de coller les plumes : « de poie ou de chiment » est une innovation, qui peut s'expliquer par le fait que l'auteur n'a du mythe qu'un vague souvenir, mais qui, surtout, correspond à une représentation plus technique, plus concrète, renvoyant à une technique familière et un *ars mecanica* bien identifiable. La poix sert en effet au Moyen Âge à calfater et à coller²¹ ; la confection de l'aile est pensée sur le modèle de la construction navale. Dans le lai de *Guigemar*, la nef magique

Defors et dedans fu peiee

Nuls hum n'i pout trover jointure.

N'i out cheville ne closture (v. 154-ss)²².

Le *chiment* que mentionne David Aubert, corrélé à la poix, se retrouve, dans un doublet comparable, dans l'évocation de l'Arche de Noé de la *Passion* de Semur, contemporaine du *Perceforest* et citée par le *Dictionnaire de Moyen Français*²³:

Faire te fault une grant arche

De bois ligier cy que mieulx aille

Dessus l'eau quant temps sera.

Chanbrettes la dedans ara,

De poil et de cymant l'oindras;

De trois cens couldes la feras

De long, et de large cinquante,

Et la hauteur sera de trencte.

Le détail de la poix et du « chiment » se substituant à la cire renforce le modèle d'Icare, tout en le tirant vers les réalités techniques contemporaines de la construction navale. Que l'auteur ait utilisé, pour décrire la fabrication des ailes, des éléments qui renvoient à la fabrication des navires, témoigne d'une bonne compréhension du mythe, ce qui ne nous surprend pas car nous avons eu l'occasion de constater, pour *Amour et Psyché* par exemple, la finesse des relectures mythographiques de l'auteur : la fin d'Icare, dans la mer à laquelle il donne son nom, rapproche le vol et la navigation, et il existe des traditions selon lesquelles Icare et son

¹⁹ *Ovide moralisé, poème du commencement du quatorzième siècle, publié d'après tous les manuscrits connus*, éd. DE BOER C. Publications de l'Académie royale de Hollande, n. s., 1915-1938, 5 t.

²⁰ MICHEL LEIRIS s'en souvient : « Icare : le *hic* qui le contrecarra, c'est la carence de cire », dans « Glossaire : j'y serre mes gloses », *Mots sans mémoire*, cité par M. Dancourt, *op. cit.*, p. 109.

²¹ Dans le *Lancelot en prose* les manicles de Lancelot sont enduites de « chaude pois por plus fermement tenir a la planche » lors du passage du Pont de l'Épée (*Lancelot*, éd. MICHA A., Genève, Droz, t. II, 1978, p. 59).

²² MARIE DE FRANCE, *Lais*, éd. RYCHNER J., Paris, Champion, 1983. *Peiee* : enduite de poix.

²³ Site de l'ATILF, www.atilf.fr/dmf/, entrée « ciment ».

père auraient fui la Crète par bateau²⁴ ; par ailleurs les poètes latins, et en particulier Virgile, comparaient volontiers les voiles à des ailes (« mare velivolum »)²⁵.

On peut proposer une source pour l'ajout de David Aubert, ou du moins pour la tradition qui le nourrit. La plupart des témoins médiévaux mentionnent, au sujet de ces ailes volantes, à la suite d'Ovide, uniquement la cire. Or dans le deuxième *Mythographe* du Vatican, il est question au sujet des ailes fabriquées par Dédale de cire et d'argile (« lutum »)²⁶. Une note de la traduction signale que *lutum* est problématique et inédit. On peut se demander si la tradition qui a inspiré le *chiment* de David Aubert n'est pas la même que celle qui a abouti au « lutum »²⁷. La suggestion du *Mythographe*, soutenue par la logique interne du mythe qui rapproche le vol et la navigation, est vraisemblablement, directement ou non, à l'origine de la poix et du « chiment » utilisés par Bladud²⁸. Et ce d'autant plus qu'avec la poix, matière inflammable, souvent utilisée lors des sièges pour déclencher des incendies, s'impose nettement la thématique ignée, assez discrète dans le cas d'Icare, plus prégnante dans le mythe concurrent de Phaéton²⁹.

David Aubert a reconnu Phaéton derrière Bladud, et la mention de la poix, matière inflammable provoquant des incendies comme ceux que le fils du Soleil sema sur son passage (rendant l'Éthiopie désertique et donnant leur teint sombre aux Nubiens), contribue à activer plus explicitement ce modèle et à dévaloriser Bladud : si Icare, par sa jeunesse ingénue et audacieuse, a pu recevoir des lectures positives, Phaéton a toujours été interprété comme une figure de l'hybris, et à ce titre condamné³⁰. D'autre part, l'évocation est plus technique et la fabrication des ailes est tirée du côté de la fabrication des navires, qui faisait partie des « artes mecanicae ». Une seule phrase ajoutée par David Aubert accentuant la part de Phaéton

²⁴ Voir M. DANCOURT, *op. cit.* Que David Aubert ait ou non connu ces traditions, il a retenu, comme Brueghel, l'image d'Icare, non dans les airs, mais à la surface des flots.

²⁵ Rapprocher Dédale de la navigation semble un lieu commun : ainsi les sept arts mécaniques figurant dans les reliefs hexagonaux du Campanile de Florence, au XIV^e siècle, représentent la navigation par un homme ailé, prenant son envol, qui n'est autre que Dédale (voir NYS L., « Les reliefs hexagonaux du Campanile de Florence », BOONE M., LECUPPRE-DESJARDIN E. ET SOSSON J. -P. (dir.), *Le verbe, l'image et les représentations de la société urbaine au Moyen Âge*, Anvers Apeldoorn, 2002, p. 102).

²⁶ *Mythographe du Vatican II*, trad. DAIN PH., Presses universitaires franc-comtoises, 2000, §148.

²⁷ On ne peut tout de go affirmer que le deuxième *Mythographe* a inspiré sur ce point *Perceforest*, même si le succès de ce texte rend vraisemblable l'hypothèse. Ce deuxième *Mythographe*, œuvre anonyme, du Xe siècle, était cependant souvent lu et copié au XV^e siècle, comme le suggère la tradition manuscrite, présentant essentiellement des témoins de cette époque.

²⁸ *Op. cit.*, introduction p. 10ss.

²⁹ Sur la parenté et la concurrence entre ces deux mythes, voir l'ouvrage de R. Vivier, cité n. 15. Les hommes de la fin du Moyen Âge ne pouvaient ignorer qu'un déguisement à base de poix était dangereux : le Bal des Ardents de 1393 le leur aurait brutalement rappelé si besoin en était. Icare, dont les ailes étaient tenues par de la poix et du *ciment*, pouvait évoquer au XV^e siècle le fatal exemple des hommes sauvages, dont les poils étaient collés par de la poix et de l'étoupe.

³⁰ Dans l'*Ovide Moralisé* (*op. cit.*, I. II), Phaéton est interprété sur le mode évhémériste comme un astronome qui s'est suicidé, mais aussi comme symbole de l'orgueil et comme Antéchrist.

l'inquiétant et renvoyant à la construction des navires : et c'est l'explicitation de la condamnation des « artes mecanicae » qui se lit, comme un peu plus tôt déjà chez Dante³¹. Bladud, avatar de Dedalus, figure de l'ingénieur, maître de la techné, est donc l'objet d'un ajout particulièrement significatif dans la version de David Aubert qui, sur ce point, me semble préférable aux autres témoins³².

Les ailes volantes de Bladud sont certes un exemple de la « survivance » des dieux et héros antiques, qu'a pu étudier Jean Seznec³³, mais elles se comprennent à l'intérieur du système de représentation des savoirs médiévaux. Même si celui-ci a pu évoluer en trois siècles, de Geoffroy de Monmouth à David Aubert, il semble que le vocabulaire atteste d'une dévalorisation relativement répandue des machines. A part un emploi de « machination »³⁴, en l'absence du terme « machine » attesté dans le dernier quart du XIVe siècle, *Perceforest* utilise, pour désigner des mécanismes construits par l'homme, le mot « engin », qui combine l'idée de dispositif et de ruse, avec ses dérives péjoratives, et qui prend en charge à la fois le résultat et la compétence qui a permis de l'obtenir, tout en suggérant un but, marqué par l'idée de tromperie. Cette ambiguïté d'« engin » correspond à la réputation incertaine des « artes mechanicae »

tout au long du Moyen Âge depuis leur mention dans le commentaire de Scott Erigène sur les *Noces de Philologie et Mercure*: différenciés des arts libéraux tournés vers l'esprit, les arts mécaniques, qui permettent à l'homme de fabriquer des objets, des instruments, des machines, des « engins », peuvent être disqualifiés, comme c'est le cas chez

³¹ Voir DANCOURT M., *op. cit.*, p. 35, qui cite *Le paradis*, XI, 2-3 (*Quanto son difettivi silogismi/ quei che ti fannon in basso batter l'ali !* « Quels syllogismes défectueux te font voler si bas des ailes ! »).

³² La prose de David Aubert est selon moi la version originale (point de vue que ne partage pas Gilles Roussineau). Elle se révèle parfois meilleure que les autres versions: voir FERLAMPIN-ACHER C., *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.* et « La jument Liene dans *Perceforest* : un galop d'essai de la Bretagne à la Bourgogne », FERLAMPIN-ACHER C. (dir.), *Perceforest. Un roman arthurien et sa réception*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 269-285. Pour une proposition quant au classement des manuscrits, voir mon article : « *Perceforest* et la mémoire arthurienne : conserver et détourner, les aléas du succès (nouvelles propositions autour de la tradition manuscrite) », à paraître dans les actes de la journée d'étude organisée le 19 novembre 2010 par le Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques, Brest, Université de Bretagne Occidentale.

³³ *La survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1993. L'auteur souligne la continuité entre l'Antiquité et le Moyen Âge, en identifiant les traditions historique, morale et encyclopédique. Selon lui c'est à la tradition évhémériste que l'on doit de reconnaître Dédale, Orphée, Euclide, Hercule.

³⁴ Si le terme *machine*, apparu en moyen français en 1377 avec les sens d'« invention, machination », puis « engin », est absent des manuscrits du XVe siècle qui conservent *Perceforest*, le terme « machinations » est utilisé dans la traduction de l'*Historia regum Britaniae* du livre I de *Perceforest* (§69,10), pour désigner des machines de guerres, ce qui correspond au latin « machinationes » (§43) qui avait le même sens. On notera que dans la traduction que Wace donne de la même *Historia Regum Britaniae*, on trouve à cet endroit une énumération de machines de siège qui confirme le sens (« Perrieres, troies et multons/ E engiens de plusurs façons » *Waces's Roman de Brut. A Hsistory of the British*, éd. et trad. WEISS J., Université d'Exeter, éd. revue, 2002, v. 3035-6).

Hugues de Saint-Victor, mais peuvent aussi recevoir une valorisation moins négative, comme chez Roger Bacon et Raymond Lulle, dans la mesure où ils sont susceptibles de contribuer à la perfection de l'être³⁵. L'énumération d'Hugues de Saint-Victor en mentionne sept : la fabrication de la laine, l'armement, la navigation, l'agriculture, la chasse, la médecine, et le théâtre. D'autres auteurs viendront modifier cette liste, suivant de loin l'évolution des pratiques, mais le chiffre sept, appelé par un parallèle avec les arts libéraux, aura toujours du mal à englober la diversité des productions humaines³⁶. Dans *Perceforest*, une hiérarchie est mise en place, opposant des arts mécaniques artisanaux, dont la représentation est escamotée, et le théâtre, compté par Hugues de Saint Victor parmi les sept arts mécaniques, qui est l'objet de longues mises en récit dans des épisodes où diables et fées se font meneurs de jeu et acteurs : une nouvelle organisation des arts mécaniques se dessine, à la cour de Bourgogne, à la fin du Moyen Âge, témoignant de l'évolution des pratiques et des représentations³⁷.

Par ailleurs, même si le modèle mythologique et le système de représentations des savoirs éclairent la figure de Bladud, celle-ci peut gagner à être située par rapport à diverses tentatives, qui, tout au long du Moyen Âge, poussèrent des hommes dans les airs. En effet, même si l'on exclut l'anecdote que rapporte au VI^e siècle Procope de Césarée, qui raconte comment un homme se jeta, comme Icare, du haut de la tour de l'Hippodrome à Constantinople, sa robe aux larges pans retroussés par un dispositif d'osier faisant office de voile, ou bien encore les traditions qui font d'Armen Firman, au IX^e siècle, à Cordoue, le premier homme à avoir volé³⁸, Geoffroy de Monmouth a pu avoir à l'esprit le cas du moine

³⁵ Comme le note E. DE BRUYNE, tout au long du Moyen Âge les arts mécaniques ne sont pas tant l'objet d'une dépréciation que d'une hiérarchisation. L'artiste et l'artisan étant souvent confondus jusqu'au XV^e siècle, il ne saurait y avoir dévalorisation systématique des arts mécaniques. Ceux-ci n'ont cependant pas la noblesse des arts libéraux et ils ne sont pas équivalents entre eux (*Études d'esthétique médiévale*, Bruges, De Temple, 1946, rééd. Paris, Albin Michel, 1998, t. I, p. IX et 777ss, en particulier p. 788 pour ce qui est de la hiérarchisation). Voir aussi ECO U., *Arte e bellezza nell'estetica medievale*, Milan, 1987, trad. M. Javion, Paris, 1997 sous le titre *Art et beauté dans l'esthétique médiévale* : « La théorie de l'art est prioritairement une *théorie du métier*. L'*artifex* produit quelque chose qui sert à corriger, intégrer ou prolonger la nature » (trad., p. 176).

³⁶ Pour d'autres références allant dans le même sens et une histoire des arts mécaniques au Moyen Âge, voir STERNAGEL O., *Die artes mecanicae im Mittelalter*, Regensberg, 1966 et *Les arts mécaniques au Moyen Âge*, éd. ALLARD G. H. et LUSIGNAN S., *Cahiers d'études médiévales*, t. 7, 1982). Hugues de Saint Victor a établi une liste canonique des arts mécaniques et, à partir d'un jeu étymologique, rapproche *mechanicus* d'*adulterinus* et dévalorise ces arts qui apprennent à l'esprit à servir la chair, alors que c'est l'inverse qui serait souhaitable (*Didascalion de studio legendi*, éd. BUTTIMER C. H., Washington, 1939, l. 528-529, cité par F. DUVAL, dans *Lectures françaises de la fin du Moyen Âge*, Genève, Droz, 2007, qui propose une synthèse sur les arts mécaniques p. 195ss). On trouvera des références complémentaires dans mon article « Dédale et Icare du XII^e au XV^e siècle : artifice et arts mécaniques au Moyen Âge », à paraître dans *L'Artifice*, sous la dir. d'E. LAVEZZI et T. PICARD, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

³⁷ Sur ce point, voir mon article cit. « Dédale et Icare du XII^e au XV^e siècle... ».

³⁸ Voir l'article « Ibn Firnas », par DJEBBAR A., dans WITKOWSKI N. (dir.), *Dictionnaire culturel des Sciences*, Paris, Editions du Regard, 2003 et HUNKE S., *Le soleil d'Allah brille sur l'Occident*, Paris, Albin Michel, 1997 (traduction de *Allahs Sonne über dem Abendland – Unser arabisches Erbe*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1960).

bénédictin Eilmer de Malmesbury (également connu sous le nom d'Oliver), qui se serait jeté vers 1010 d'une tour de l'abbaye de Malmesbury, muni d'ailes rudimentaires, avant de s'écraser, se brisant les deux jambes, comme cela figure dans le *Chronicon* d'Hélinand de Froidmont (entre 1111 et 1123) et les *Gesta Regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury (1125). L'anecdote a d'ailleurs suffisamment marqué Guillaume de Malmesbury pour qu'il y revienne quand il rapporte les paroles de moines ayant connu Eilmer vieillissant³⁹. Reprise durablement, par Vincent de Beauvais, Albéric de Trois Fontaines, Ranulf Higden, cette anecdote reproduit en Angleterre la légende d'Icare et illustre d'une certaine façon la *translatio imperii*. Il est certain que Geoffroy la connaissait et la proximité de Bath (où il situe une partie des aventures de Bladud) et Malmesbury a pu encourager le rapprochement. Le déplacement de la chute de Malmesbury (dans le cas d'Eilmer) à Londres (dans le cas de Bladud) pourrait s'expliquer par la construction de la Tour de Londres, qui date d'une soixantaine d'années. Elevée par Guillaume le Conquérant, elle représente le nouveau pouvoir normand, à la promotion duquel travaille Geoffroy, qui a dédié ses œuvres à des descendants de Guillaume: la Tour de Londres se trouve ainsi dotée d'un passé historique, qui contribue à conférer une légitimité au pouvoir politique qu'elle représente.

Le modèle antique d'Icare était de toute évidence actif dans la tentative d'Eilmer et à l'inverse les ailes de Bladud, pour le lecteur de Geoffroy de Monmouth, pouvaient évoquer la figure du moine, bien connue⁴⁰: Bladud n'est pas qu'une figure littéraire, héritée de l'Antiquité; il entre aussi en résonance avec des problématiques médiévales, des comportements, un rêve et une pensée technologiques qui réactivent le modèle mythique.

Si Icare/Bladud avait été avant tout une figure antique, on se serait attendu à le retrouver dans la suite de *Perceforest*. En effet, si, comme je le pense, David Aubert a composé son *Perceforest* en l'honneur de Philippe le Bon, inventeur de l'ordre de la Toison d'Or, il est surprenant que l'auteur n'ait pas accordé une plus grande place à Icare et Dédale, associés, au détour du labyrinthe, à Thésée, cousin de Jason⁴¹ le grand héros bourguignon⁴²

³⁹ *Gesta Regum Anglorum (Deeds of the English Kings)*, GUILLAUME DE MALMESBURY, Vol. I, Oxford University Press, 1998. Voir TOWNSEND WHITE L., «Eilmer of Malmesbury, an eleventh-century aviator: a case study of technological innovation, its context and tradition», TOWNSEND WHITE L. (dir.), *Medieval religion and technology*, Berkeley, University of California Press, 1978, p. 59–73.

⁴⁰ Ce va-et-vient, en ce qui concerne les ailes volantes, entre la littérature, l'histoire, la mythologie, les pratiques et la technologie, est attesté lorsqu'au XIIIe siècle Roger Bacon ne doute pas qu'on puisse voler: comme il l'explique dans son *Epistola de secretis operibus naturae et artis et de nullitate magiae* (vers 1260), on peut fabriquer des machines volantes avec des ailes artificielles, actionnées par la force d'un homme. S'il fallait que Bladud pratique la magie, la « nigremance », aussi bien chez Geoffroy que chez Wace et dans *Perceforest*, ce n'est pas le cas chez Roger Bacon.

⁴¹ DANCOURT M., *op. cit.*, p. 11.

⁴² Sur Jason dans *Perceforest*, voir *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 140-141, 210-211 et 216-217.

(d'autant que Thésée et Jason, tous deux figures de l'errance, avaient aussi en partage la haine que leur portait Médée, figure clé de l'imaginaire bourguignon, présente en filigrane dans *Perceforest*⁴³). Or dans *Perceforest*, Dédale, Icare et Phaéon sont sans avenir alors même que ces figures sont familières aux lecteurs médiévaux et que leur succès ne se dément pas du haut Moyen Âge au XVe siècle, comme l'attestent le premier *Mythographe* du Vatican (Icare et Dédale §43, Phaéon §116), le second *Mythographe* (Phaéon §75, Icare et Dédale § 148) et l'*Ovide moralisé*⁴⁴. Le rejet des arts mécaniques a certainement été plus fort que la sollicitation mythologique.

Bladud, chez Geoffroy, Wace, dans *Perceforest*, est inspiré par Icare et Dédale, mais au-delà de la réécriture mythologique, qui met aussi à contribution Phaéon, et de la christianisation, qui convoque Elie, se lit, malgré l'intérêt que la figure aurait dû rencontrer en milieu bourguignon, un désaveu des ailes artificielles, qui rejoint la dévalorisation des arts mécaniques artisanaux. Dans la concurrence entre la mythologie et la théorisation des pratiques humaines (avec ses enjeux philosophiques et sociologiques), c'est apparemment la première qui cède de la pas. Pourtant, moins de trente ans après le *Perceforest* de David Aubert, en 1488, Léonard de Vinci dessine à son tour des ailes volantes et nourrit son œuvre de représentations labyrinthiques⁴⁵ : avec la fin du monde médiéval, avec l'avènement de l'humanisme, ce sera à nouveau la mythologie qui prendra le pas dans les représentations, avec une valorisation de l'inventeur. Pour longtemps, car commentant le vol de Wilbur Wright le 30 août 1908, le *Petit Journal Illustré* mentionne, dans un article d'Ernest Laut, Dédale et Icare, Roger Bacon, Olivier de Malmesbury et Léonard de Vinci⁴⁶.

⁴³ Sur cette hypothèse, voir mon livre *Perceforest et Zéphir, op. cit.*, p. 140-142, 210-211 et 216-217.

⁴⁴ Voir mon article cit. *supra*, « Dédale et Icare du XIIe au XVe siècle : artifice et arts mécaniques au Moyen Âge ».

⁴⁵ MARCEL BRION consacre deux chapitres à Dédale et Icare, où il développe des réflexions sur le labyrinthe, dans *Léonard de Vinci*, Paris, Albin Michel, 1995.

⁴⁶ On est surpris de constater la fréquence actuelle du nom *Icare* dans le domaine de l'aéronautisme, alors même que ce nom pourrait effrayer les passagers ! La première compagnie aérienne grecque, en 1930 (à une époque où la culture des élites était encore classique et où donc l'on ne saurait imaginer que le dénouement de l'histoire d'Icare pouvait être ignoré), se nommait Icare, tout comme une prestigieuse revue d'aéronautique française ou certains salons de l'aéroport Charles de Gaulle. Cette constatation suggère soit, pour l'époque actuelle, une connaissance très vague de la référence antique, soit la prégnance de la valorisation héroïque du mythe par rapport à toutes les autres logiques, dans un mouvement qui inverse ce que nous avons constaté dans *Perceforest*, soit la promotion de l'inventeur dans une société technologique qui valorise la figure de l'ingénieur de façon globale, indépendamment des conséquences de ses inventions.